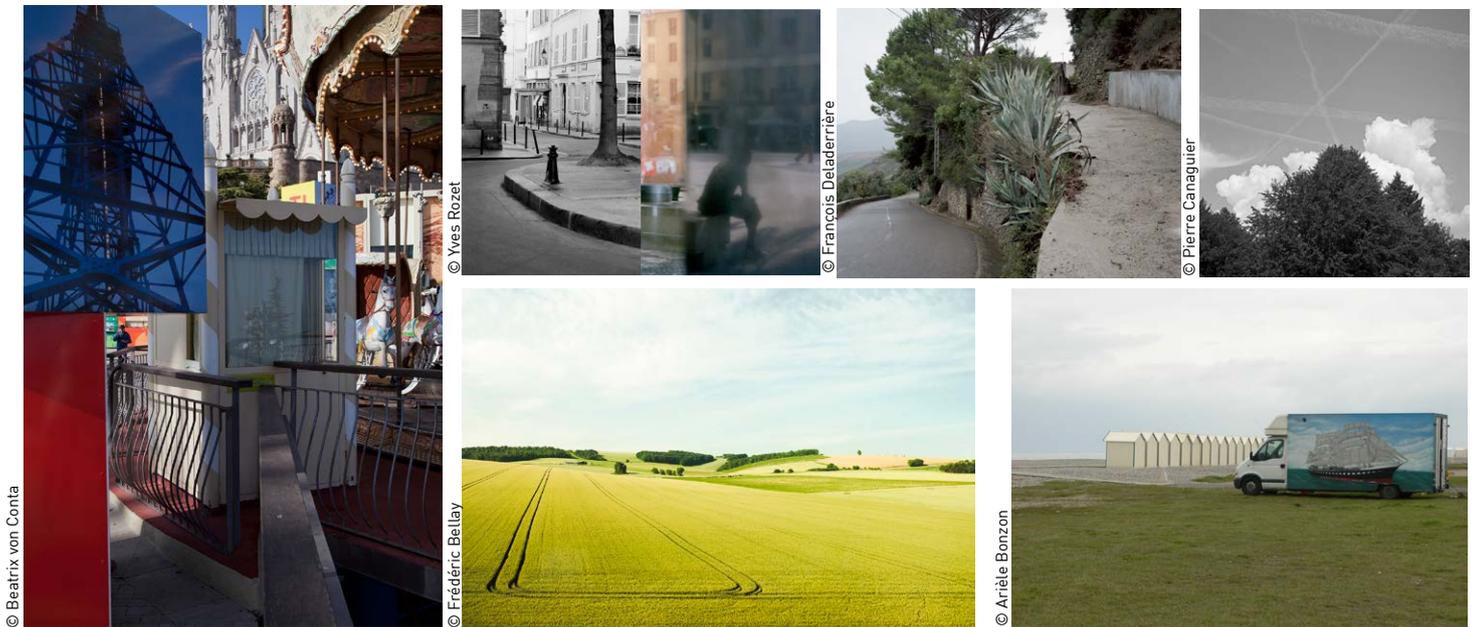


Le Réverbis

Dossier de presse

EXPOSITION

Du 14/09/2019 au 28/12/2019



Par-delà le paysage

Frédéric Bellay, Arièle Bonzon, Pierre Canaguier, Beatrix von Conta,
François Deladerrière, Yves Rozet

VERNISSAGE

Samedi 14 septembre de 15h à 20h
en présence des photographes

EXPOSITION

Du 14 septembre au 28 décembre 2019

EN RÉSONANCE
AVEC LA BIENNALE DE LYON 2019

LA BIENNALE
DE LYON
RÉSONANCE

OUVERTURES EXCEPTIONNELLES

Lundi 16 et mardi 17 septembre de 14h à 19h

Pendant les journées professionnelles de la Biennale

Dimanche 22 septembre de 15h à 18h

Pour les Journées européennes du patrimoine

Par-delà le paysage

L'exposition

Cette exposition traite du paysage comme genre, par-delà les protocoles et dispositifs qui souvent, à notre avis, déplacent le sujet. En effet le paysage est une « cosa mentale » c'est l'écran de projection d'un être au monde, c'est l'incarnation d'une pensée sous une forme qui s'empare des lieux.

Chacun des 6 photographes impose son temps et son silence pour nous accompagner dans sa marche intérieure, son paysage mental. Ce n'est pas le sujet qui produit le paysage, c'est la manière de le recevoir, de lui donner présence et cette présence est celle du photographe.

A l'égal d'un bon acteur, celui-ci prend la scène en main et kidnappe nos sens. Il faut dire que les scènes sont choisies, elles ne se valent pas toutes, chaque photographe a ses amours pour des territoires qui lui font écho. Il n'y a pas de définition du paysage, il ne se trouve pas au même endroit pour chacun. Nous savons bien que certains sites nous sont chers, qu'il suffit que nous projetions de nous y rendre pour que notre esprit se mette en route et produise des images. Un être des lieux apparaît. Le choix d'une destination n'est jamais anodin c'est un rendez-vous « une montée des circonstances » dirait Denis Roche. Là se trouve la « cosa mentale », dans la recherche et l'attrance des lieux qui répondent au plus juste aux états d'âme des photographes.

Le paysage n'est pas un sujet, « rien n'aura eu lieu que le lieu » écrit Stéphane Mallarmé. Seule la recherche du passage derrière le miroir des apparences, pour accéder à la rencontre avec le lieu, est le sujet : le silence du rendez-vous réussi. C'est une question de forme, une manière d'agencer les signes qui nomme les objets, c'est une proposition qui donne à voir une chose, sans pouvoir dire ce qu'elle est, et en murmure le sens.

Point de protocoles pour atteindre cela, la solution n'est pas une recette que chacun à sa sauce déploie sur n'importe quel paysage pour le faire sien. Les processus intentionnels qui, à l'aide de règles, s'érigent en apparence, font que le paysage devient un sujet ; ils ne mettent en avant que les dispositifs, alors que nous sommes convaincus que le paysage est une rencontre.

Chaque photographe chargé de son histoire, de sa culture, de sa différence, entre en dialogue avec des lieux, c'est une écoute, une photo sensibilité. Nous sommes loin de la ressemblance uniforme d'un sujet, qui se différencie seulement par sa mise en scène.

Ici, les 6 photographes sont bien « par-delà le paysage » ; ils en dépassent l'horizon. Ils marchent vers l'endroit où ils se tiennent, ils tentent de faire de la photographie une langue des bords, ils progressent d'un pas dansant, l'œil collé au cadre pour déposer celui-ci de façon à trancher l'air qui enfermera leur paysage. Cette chorégraphie est sans cesse reprise, améliorée pour saisir l'incroyable fixité dans laquelle l'instant et la forme trouvent leur certitude : « danse de l'esprit parmi les mots » (Ezra Pound).

Arièle Bonzon, Frédéric Bellay, Pierre Canaguier, Beatrix von Conta, François Deladerrière, Yves Rozet, tous aiguissent leur perception de perte, où l'esprit s'incurve dans sa terrible nudité à la limite de la rupture, pour laisser le paysage surgir. Chacun cherche à concentrer, à consumer dans le regard d'un instant, le cheminement de son temps.

Jacques Damez

Frédéric Bellay

À peine le temps



© Frédéric Bellay



© Frédéric Bellay

Frédéric Bellay

« Le chemin de fer est la véritable
lanterne magique de la nature. »

Paul de Kock

(cité par Clément Chéroux dans « Vue du train - Vision et mobilité au XIXe siècle »).

À peine le temps.

Assis et immobile, je regarde par la fenêtre et le paysage défile. J'ai beau savoir que c'est moi qui me déplace, je persiste pourtant à ressentir l'inverse de ce que je vis.

Entre deux villes, le train me fait traverser l'espace en un temps contradictoire. Des paysages surgissent et aussi vite disparaissent. Je ne peux pas les regarder, c'est-à-dire en profiter, en tirer le plaisir qu'ils semblent promettre. Combien de promenades possibles apparaissent ainsi successivement, dont aucune n'est réalisée. Impossible même de savoir avec une précision suffisante où se trouve tel ou tel endroit, si je n'utilise pas les coordonnées GPS d'un quelconque matériel. N'ayant, par ailleurs, plus de voiture pour me permettre d'y revenir, il ne me reste qu'à rêver de ces lieux qui m'échappent. J'ai fortement l'impression d'être du mauvais côté de la vitre, indépendamment des motifs qui me font voyager. Le paradoxe est que ce que j'entrevois n'est pourtant « saisissable » que de ce point de vue « unique ».

Il y a toujours la photographie. Fixer ces apparitions restait possible. Il m'a fallu néanmoins mettre au point le dispositif adéquat, qui me permette de produire des images donnant l'illusion qu'à chaque fois je pouvais franchir l'infranchissable. Il s'agissait de combler une frustration. Je voulais saisir ce que la vitesse transformait déjà en images en raison de la brutalité de leur apparition et de leur disparition.

Sur ces parcours que j'ai souvent réalisés depuis trente ans, l'habitude m'a permis d'anticiper un peu sur ce qui se prépare à surgir et à disparaître, aussitôt englouti par la vitesse du déplacement. Je sais à peu près à quel moment un vallon va apparaître avec sa rivière qui y serpente, un village entouré de sa vigne, une étendue de champs étalés jusqu'à l'horizon, un fleuve et sa rive opposée... Mais cela en soi n'était pas suffisant. Il fallait, dans ces conditions, pour traduire ce que je cherchais, quelque chose de plus qui vienne rehausser l'entrevu, « le sublimer », mais également « El no sé qué » de Benito Feijoo. Ce « je-ne-sais-quoi » est d'abord le fait d'un cadre qui vient l'organiser, d'une lumière qui le révèle, des couleurs, des contrastes et des ombres qui en sont la poésie.

À chaque fois, à chaque voyage selon l'heure, la météo, la saison, ou la propreté de la vitre, le paysage attendu diffère; les arbres ont poussé, les blés ont mûri, le niveau du fleuve ou de l'étang n'est plus le même, le brouillard s'en mêle... La lumière, aussi, redistribue chaque chose et la « magie », le « je-ne-sais-quoi » opère à nouveau, même si de cette pêche je ne ramène pas souvent ce que j'ai pensé attraper.

Alors est-ce là ce qui reste du paysage à nous citadins, ces artefacts qui toujours m'émeuvent ? Pas si sûr si j'en crois ce que j'observe dans le wagon où la plupart des autres voyageurs ont le regard tourné vers d'autres fenêtres. Quels paysages traversent-ils ?

Avec acharnement je persiste et m'efforce, à ma manière, de maintenir vivant ce lien d'appartenance qui m'unit, qui nous unit au monde. Je mets ces paysages en images pour les « montrer » dans leur palpitation, pour « dire » qu'il m'est impossible de ne pas sentir la dette considérable que j'ai envers eux, parce que le faisant, je me sens vivre plus fortement.

Arièle Bonzon

Extérieur(s)



Extérieur(s) - 2019

Dans le paysage, je suis toute petite.
Moi et mon œil, nous sommes tout petits.
Nous voyons des lignes et des surfaces, des couleurs et des matières, c'est immense. Pour ainsi dire, c'est infini. Infini et temporel tout à la fois.
Ce sont des lieux qui deviennent des *instants* d'espace.
Ils me regardent, au passage, ils m'aspirent.
Je saisis brutalement que tout ce qui est là n'est là qu'une fois.
Cela m'appelle maintenant, je freine le flux, je regarde.

C'est là, et bien que ce soit loin, je m'y reconnais.
Cela fait appel en moi à des sensations, un plaisir oublié, des rêveries non communiquées, à ce quelque chose qui fait de chacun de nous un être spécial.

Quand je regarde la photographie du paysage que j'ai retenue, je grandis soudain et je vois l'immensité qui se rassemble dans le cadre.
Je me penche pour entrer dans la photographie.
Chaque miniature de paysage qui a bien voulu se laisser arranger dans ma boîte est devenue un détail de ma mémoire enregistrée.

C'est grand, cela paraît petit, il faut observer pour voir ce qui est dedans et souvent on ne comprend pas ce que l'on voit. C'est un paysage vu de ma tête.
Vu d'un point sans pareil, mon point de vue.
C'est de l'optique, mais pas que.
J'appelle cela l'*extérieur*.

C'est allongé, étiré, comme un espace qui se traîne en longueur, une prise de vue.
Sans blague ! Non. En vérité, pas question de *prise* car, à chaque fois, c'est moi qui suis saisie.

Une forme qui offre son allongement, un panorama.
Quelque chose s'étire, puis s'ouvre et se referme, un rideau.
Cela a à voir avec le temps, la mécanique horizontale du paysage.
C'est très lent, au pays des escargots, il y passe un temps... indéfini.
L'espace changeant, au fil des heures, se répète et varie, sans arrêt.
Et puis soudain, tout se met en place, disons... presque un clin d'œil.

Soucieux ou souriant, l'*extérieur* paysage entre alors sans *barguigner* dans la petite boîte noire, et apparaît bravement sur l'écran blanc du silence.

Blanc d'avant que quelque chose soit vu ou pensé.

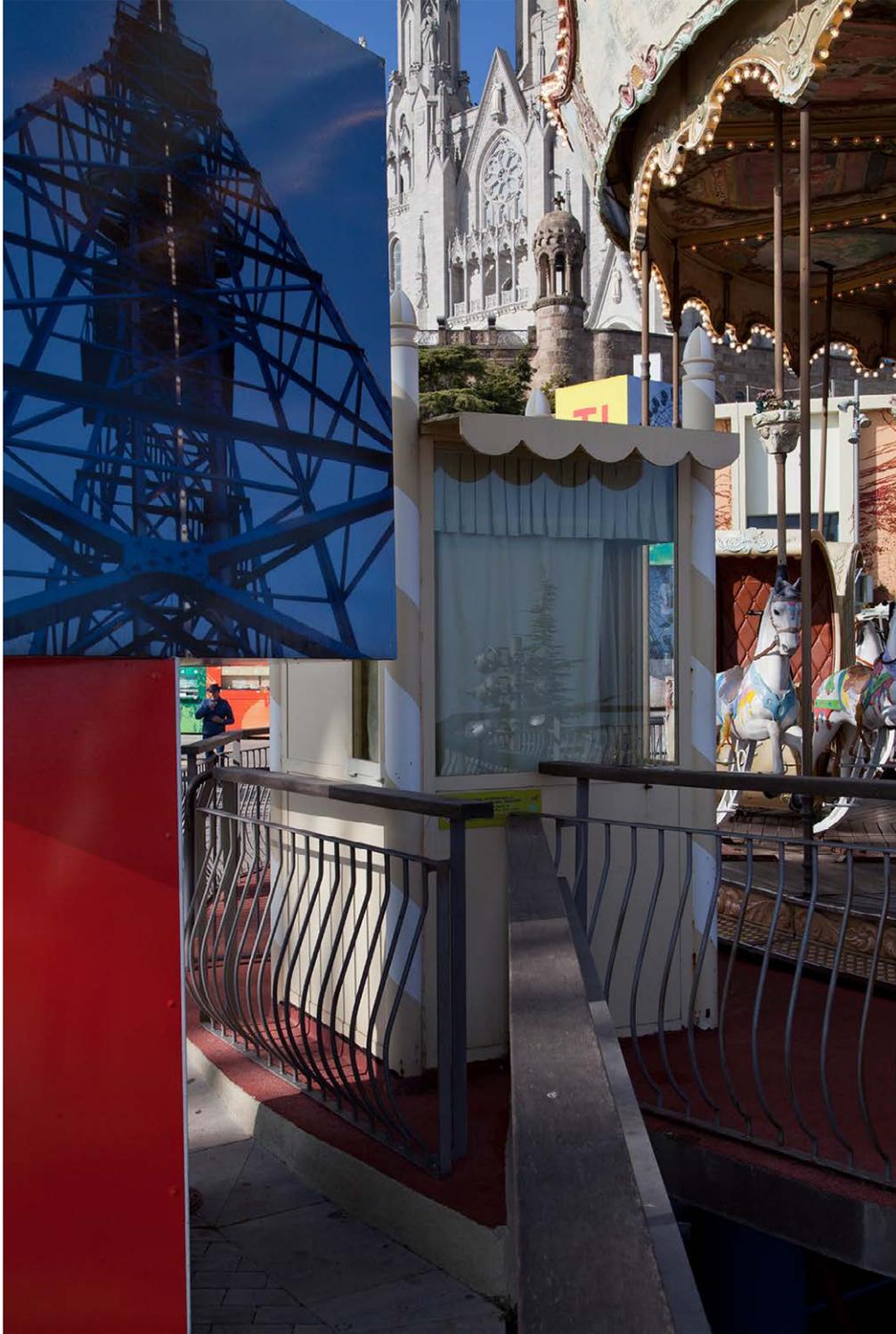
Cric-Crac, « *Intérieur* », c'est dedans.
Clic-Clac, « *Extérieur(s)* », c'est dehors et dedans en même temps.

Pour sûr, ça nous ressemble !



Beatrix von Conta

Passer à côté



Passer à côté

Une ville est-elle la somme de ses infinies richesses architecturales et culturelles ? Une liste sans fin des visites incontournables engendrant nécessairement une organisation millimétrée afin de ne pas passer « à côté » de ce qui en fait son image officielle ? Comment échapper à cette étrange force centripète qui fait perdre de vue que toute ville, sauf murée, tisse sa toile urbaine du centre vers l'extérieur et que son paysage d'aujourd'hui s'ancre dans l'incertain bouleversement, dans l'incongruité d'une rencontre qui fête le provisoire et sa poésie inattendue.

En attendant de cocher la liste une autre fois, j'ai choisi de passer « à côté », fuyant les flots d'humains qui animent les rues jour et nuit et les queues des touristes devant les monuments trois étoiles pour chercher des images silencieuses, autrement pleines.

Beatrix von Conta
Barcelone, novembre 2017



Pierre Canaguier

Simple jeu



Simple jeu

D'un côté le réel, en trois dimensions, des odeurs, du soleil, du vent, des couleurs. D'un autre, l'image, rectangle de carton lisse, produit par procédés optique, mécanique et chimique. La photographie n'est pas le paysage. Le paysage n'est pas une image. Je ne suis pas un photographe de paysage.

Ce qui m'intéresse, ce que je photographie, se situe bien « par-delà le paysage ». C'est le produit d'une rencontre - au détour d'une déambulation - avec un signe, un alignement, un contrepoint, une géométrie. Un écho entre quelque chose qui appartient au réel et un schéma mental que j'ai construit au fil des années (cf. *Au stylisateur*, p.1). J'interprète cette coïncidence sous la forme d'une photographie, simple jeu de géométrie sur un carton lisse, reflet d'une portion de réel.

Pierre Canaguier, juin 2019



François Deladerrière

Des bouts du monde



Des bouts du monde

« Si le bout du monde est un lieu, alors il est précisément celui du demi-tour. Il faut, là, ou plutôt à cet instant, être raisonnable, s'en retourner sur ses propres pas.

Le bout du monde est un instant, occasionné par le heurt à un vide ou à une paroi. Le sol se dérobe ou se redresse exagérément. Au bout du monde, l'arrêt du corps est brutal, mais l'inertie du mouvement offre à la pensée, en exagérant la conformation des lieux, en l'épousant, un élan d'envol face au vide. L'inertie donne la force de pénétrer, gravir ou contourner l'obstacle qui se dresse. Surplombement ou franchissement mental de la paroi, le bout du monde invite à outrepasser les limites par l'intelligence et la rêverie.

Le bout du monde excite, incite à l'exploration, à une compréhension étendue. Au bout du monde, comme dans quelques peintures très connues de Caspar David Friedrich, la silhouette du promeneur se découpe sur le vide et ainsi magnifie le paysage. La masse du personnage sombre paraît sous-exposée à la lumière et met en tension extrême la trouée claire du paysage qui donne, au contraire, l'impression d'être surexposée. Ce contraste renforce l'aspect de vide en arrière-plan et presque de vertige car, quand la couleur se dérobe, s'évanouit, on est au bord de la perte de l'équilibre.

Au bout du monde, le vide prend un sens pictural de mise en tension entre deux mondes, entre deux lumières, deux palettes de couleurs, deux familles de matières, deux répertoires de formes. Ce qui appartient au tangible qui se trouve à nos pieds se mesure à ce qui est intangible à l'horizon. C'est un vide énergétique comme celui que l'on imagine entre les particules. Si le bout du monde est bien l'instant du vide, c'est aussi celui de l'infini.

L'aspiration, l'attraction du vide ou de l'infini sont si puissantes qu'elles nous clouent au sol. En fait nous ne pouvons pas suivre le vide ou l'infini, mais leurs forces se manifestent quand la silhouette se détache : l'air, l'eau, la pierre ou les plantes se précipitent pour la soutenir ou l'engloutir. Le danger n'est pas écarté au bout du monde, loin de là... Ainsi l'instant du bout du monde est suspendu. Entre faire un pas de plus et périr ou bien s'en retourner dans la facilité et le connu, le bout du monde est une minute en équilibre précaire. Pour braver, percer, dépasser le bout du monde il faudrait, sur-le-champ, se jeter à l'eau, contre la roche ou dans l'obscurité des forêts.

Au bout du monde, il faut donc rebrousser chemin, se résoudre à suivre pendant le retour ses propres traces dans un déjà-vu, un déjà vécu fastidieux, il faut retrouver le passé au sens propre : "Nous sommes déjà passés ici à l'aller."

Atteindre le bout du monde conduit à l'ennui de refaire, de recommencer pour rentrer... Marcher dans ses propres traces ne donne pas beaucoup de latitude. Mais le retour forcé oblige également à pénétrer l'envers du monde. Car nous allions bien de l'avant à l'endroit du bout du monde. La perception du bout du monde transforme les lieux traversés à l'aller en un arrière, un arrière-pays. Cette vue arrière est une rétrospective qui peut se révéler une pure découverte, une vision complète, complètement nouvelle de ce qui est advenu. Ce ne sont pas les petits coups d'oeil par-dessus l'épaule en prévision de retrouver son chemin qui ont pu gêner ou épuiser la fraîcheur du retour, la pénétration après coup. Une rétrospective est aussi l'occasion d'une meilleure compréhension. On peut chercher à atteindre le bout du monde pour saisir le monde au retour, ou en retour, puisque, au bout du monde, le monde nous a saisis.

"C'était inoubliable ! renversant ! grandiose ! majestueux ! olympien ! superbe ! sublime !" Des hauts lieux. Nous sommes allés au bout du monde et nous sommes revenus, mais, du spectacle, nous n'en sommes peut-être pas revenus. Une partie de nous-mêmes reste là-haut ou là-bas. Toutes ces parties de nous et des autres se réunissent et consacrent le lieu de manière assez tangible. Les bouts du monde sont la plupart du temps des hauts lieux. Les bouts du monde facilitent un accès physique et empathique à la roche, à la montagne, au relief, à la forêt, à la vague, à la glace, aux fleuves, aux rivières... Ils permettent une approche enthousiaste de la nature et du paysage. Dès que nous mettons notre propre corps à l'excursion jusqu'au bout du monde, le voilà prêt d'atteindre le début ou la fin de lui-même dans la participation de ce lieu. C'est le lieu et le moment du retour sur soi. On y croise l'ermite, l'anachorète, l'ascète, le solitaire, l'égaré... On peut se croiser soi-même. Sommes-nous capables de penser que ces bouts du monde, qui exigent souvent la solitude, puissent admettre une fréquentation collective ? [...] »

Extrait du texte de Jean-Luc Brisson pour « Les Carnets du Paysage » n°16, printemps/été 2008



Yves Rozet

Sarabandes



Notes/Sarabandes (année 2013)

Simplement déambuler, me dessiller les yeux pour mieux voir dans la banalité des choses, l'ordinaire des situations la beauté du commun. Son humanité. En ces premières promenades aucun projet ni volonté de faire des photographies.

...

D'une certaine manière apprendre à soustraire mon regard à son exercice habituel, l'exposer à ce qui pourrait l'intriguer, le choquer, l'émouvoir autrement. Un « appel du dehors » pour une approche autre de soi. Accepter d'arracher ce qui (me) recouvre comme peau morte, cataracte.

Telle une mue, en se frottant au dehors, (au réel ?) se débarrasser de ces lambeaux de savoirs, ces sensibilités constituées.

Mais en un même mouvement le pressentiment de cette contradiction : l'impossibilité d'annuler le passé, le temps qui passe, l'impuissance de la mémoire qui ne conserve que ses propres interprétations, ses propres images, ses propres désirs.

Vouloir être, en somme, dans cette situation intenable « ni se souvenir, ni oublier ».

Mes promenades parisiennes au gré des saisons et de différentes heures de la journée n'ont cessées de me conduire inlassablement dans les mêmes quartiers et les mêmes rues et ce jusqu'en 2017.

Aucune volonté stratégique « d'épuisement » de ces lieux, au fil de ces dérives, les successions de regards, les décentrement de point de vue se sont accumulés et ont constitué, en quelque sorte, un feuilleté d'images et une sédimentation de rêveries de la ville. Lors d'un de ces vagabondages, la sensation soudaine mais insaisissable d'avoir déjà vécu ces moments, mais légèrement autres : dûe à la saison, à la qualité de la lumière à mon état d'esprit en ces instants ? Ou bien, à une marche dans mes anciens pas, reprise d'une arabesque, méandre retrouvé, comme l'ancien lit d'un cours d'eau.

S'il y avait à élaborer une cartographie de mes déambulations, celle-ci serait d'une bien médiocre utilité.

Sans cohérence, fragmentaire, déformée il s'agirait plutôt d'une carte mentale. Quelques îlots isolés bien difficiles à identifier, à relier en regard d'un plan, à rabattre sur une carte géographique. Écheveau emmêlé, gribouillis plus ou moins gras, resserrés ou relâchés : indices à déchiffrer de mes pérégrinations.

Lors de mes promenades sur les grands boulevards, il en est tout autrement. À éviter les obstacles - barrières, passages obligatoires pour piétons, mobiliers publicitaire et foule - , ma marche perd en fluidité, devient plus saccadée. Une obligation d'attention pour ne pas heurter des personnes et ne pas me retrouver en des endroits non désirés. L'autorité d'une planification pour une « meilleure » maîtrise du nombre et la canalisation des flux humains, ont généré des contraintes que nous ne percevons souvent pas ou bien acceptons, hypnotisés que nous sommes par la séduction des vitrines des grands magasins. Une règle de jeux à laquelle nous nous conformons par paresse, volonté rassurante « d'être-même » (?), en un semblant de communauté.

Une représentation graphique serait bien plus retenue et sans « intrigue visuelle ».

Segments de lignes brisées sans aucune fantaisie comme tracées à la règle.

Lors de mes déambulations certaines fois je prends mon appareil photo.



Par-delà le paysage

Frédéric Bellay, Arièle Bonzon, Pierre Canaguier, Beatrix von Conta, François Deladerrière, Yves Rozet

ADRESSE

GALERIE LE RÉVERBÈRE

38 rue Burdeau, 69001 Lyon

HORAIRES

Du mercredi au samedi de 14 h à 19 h
et sur rendez-vous en dehors de ces horaires

ACCÈS

Métro : Croix-Paquet / Station Vélov : Opéra / Parkings : Hôtel de ville et Terreaux

CONTACT

Tél. : 04 72 00 06 72 / galerie-le-reverbere [at] orange.fr

Et aussi

L'appartement by Ligne Roset

Arièle Bonzon, Pierre Canaguier, Serge Clément, Béatrix von Conta, Jacques Damez, François Deladerrière, William Klein, Géraldine Lay, Jean-Claude Palisse, Philippe Pétremant, Bernard Plossu

Architecte d'intérieur : Marie Christine Dorner

Commissariat : Galerie Le Réverbère

Inauguration le 25 septembre

Exposition présentée du 3 septembre au 28 décembre 2019

ADRESSE

L'appartement by Ligne Roset

41 rue Auguste Comte, 69002 Lyon

HORAIRES

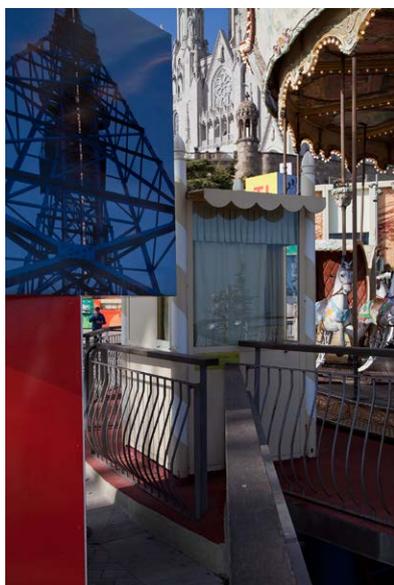
Du mardi au samedi
10 h 30 - 12 h 30 / 14 h - 19 h

ACCÈS

Métro : Ampère - Victor Hugo

Visuels de presse

Les images sont utilisables et libres de droit pour la presse, dans le cadre de la seule promotion de l'exposition.



© Beatrix von Conta



© Yves Rozet



© François Delaunay



© Pierre Canaquier



© Frédéric Bellay



© Arièle Bonzon